

Et si la question « L'expérience est-elle partageable ? » était biaisée ? Toute expérience personnelle n'est-elle pas d'abord une expérience partagée, en ce sens qu'autrui serait une structure fondamentale de notre perception et de notre vécu ? C'est ce que montre Michel Tournier dans son roman philosophique Vendredi ou les Limbes du Pacifique, transformant le roman d'aventures Robinson Crusoe écrit par Daniel Defoe (1719) en un roman expérimental.

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la *Virginie*. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque¹. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de *déshumanisation* dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui – et comme au-dessus de lui – un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages *donnent l'échelle* et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des *points de vue possibles* qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

À Speranza², il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles – des paramètres – au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différenciait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction – comme de biens d'autres – qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un *inconnu absolu*. Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. Je constate d'ailleurs

40 en écrivant ces lignes que l'expérience qu'elles tentent de restituer non
seulement est sans précédent, mais contrarie dans leur essence même les
mots que j'emploie. Le langage relève en effet d'une façon fondamentale
de cet univers peuplé où les autres sont comme autant de phares créant
autour d'eux un îlot lumineux à l'intérieur duquel tout est – sinon connu
45 – du moins connaissable. Les phares ont disparu de mon champ. Nourrie
par ma fantaisie, leur lumière est encore longtemps parvenue jusqu'à moi.
Maintenant, cela est fait, les ténèbres m'entourent.

Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine
jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli
50 de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant
que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne
pas vaciller que d'autres que nous la foulent. Contre l'illusion d'optique, le
mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de
l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami
55 ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !

Michel TOURNIER, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, © Gallimard, 1967.

Question d'interprétation :

Comment Tournier montre-t-il que notre sensibilité au monde dépend des autres ?

